

## SEYLAZ, ÉLIE-FRANÇOIS (1849 – 1915)

SEYLAZ, Élie-François, laïc, colporteur pour la Société missionnaire franco-canadienne (1874-1880) puis pour l'Église Presbytérienne du Canada (1880-1884) et pasteur de cette Église (1884-1915), né à Neuchâtel en Suisse, le 4 octobre **1849**, fils de David-François Seylaz, agriculteur, et de Christianna-Wilhelmina Prevo, décédé à Hull le 7 mai **1915** et enterré au cimetière de l'endroit. Il avait épousé Katherine May Alexander le 11 juillet 1876.



Élie-François Seylaz naquit à Neuchâtel le 4 octobre 1849<sup>1</sup>. Il était le fils de David-François Seylaz et de Christianna-Wilhelmina Prevo. Cette famille paysanne suisse décida d'émigrer au Canada en 1859 et de s'établir à Hawkesbury en Ontario<sup>2</sup>. Il est fort possible que Elie-François ait suivi les cours de l'Institut de Pointe-aux-Trembles car on le retrouve déjà colporteur dans le comté de Joliette à l'été 1874, justement dans la région où habitait sa sœur. Puis à partir de novembre, il étendit son action au comté de Vaudreuil sur la rive sud de l'Outaouais et poussa jusque dans Gatineau. Toujours en 1875, il seconda le pasteur Israël Matthieu de Grenville en s'occupant du champ de Belle-Rivière, y mena le plus souvent les célébrations et y assura la prédication<sup>3</sup>. En plus des cultes réguliers, il se fit un devoir de célébrer aussi chez les gens et de prendre le temps de répondre à leurs questions. Par ailleurs, il lui arrivait de faire du colportage en compagnie d'Emmanuel Richard, basé à Sainte-Anne-des-Plaines<sup>4</sup>.

Même s'il était rattaché à Belle-Rivière à la fin des années 1870, il habitait Mascouche-Saint-Henri<sup>5</sup> selon le recensement de 1881 et semble s'y être fixé depuis son mariage le 11 juillet 1876 avec une Irlandaise d'origine, Katherine May Alexander. Elle n'avait que dix-sept ans, alors qu'il en avait vingt-huit<sup>6</sup>. Ses beaux parents y habitaient aussi et c'est là que naquirent ses deux premiers enfants<sup>7</sup>. Elle avait sans doute été attirée par cet homme grand, un peu maigre, avec des favoris flottants qui lui donnaient fière allure<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Le recensement de 1901 le fait naître le 4 octobre 1850, Hull, 200 I-1, ménage 69. Celui de 1911 donne octobre 1849, 61 ans, né en Suisse, habite 82, Gatineau Road, ménage 177, district 36, Wrightville. D'après la nécrologie de *L'Aurore* qui lui donne soixante-six ans, nous croyons que 1849 est plus juste, même si on reste dans l'approximation.

<sup>2</sup> En effet, ses parents habitent Hawkesbury le 17 juillet 1867 au moment où François Rondeau dit Lafontaine de Sainte-Elisabeth épouse sa sœur Marie Seylaz, de cinq ans son aînée. David-François décédera le 27 septembre 1874 et Christine-Wilhelmina, le 25 mai 1881 (elle était née fin 1816 ou début 1817). Katherine May Alexander décédera le 22 février 1926.

<sup>3</sup> Voir RA 1877, p. 21, 1878, p. 10, 11.

<sup>4</sup> Par exemple, Historique FCMS, p. 59. Voir la note 6.

<sup>5</sup> Saint-Henri est le nom de la paroisse catholique.

<sup>6</sup> Le rapprochement avec les Richard n'est sans doute pas fortuit. En effet, l'évangéliste Jules Richard a épousé Rébecca Alexander vers 1874, Edmond Richard a épousé Annie vers 1876 et Élie Seylaz a épousé Katherine probablement la même année. De plus, en 1881, Mary Alexander, 18 ans logeait avec sa sœur Rébecca chez Jules Richard où habitaient aussi ses parents.

<sup>7</sup> François-George-Alexandre est né le 11 juillet 1877 et Christina-Wilhelmina-Alexandria-May (Mina), le 28 mai 1880. Le couple ne semble pas avoir eu d'autres enfants.

<sup>8</sup> Voir *Le Citoyen franco-américain*, juillet 1892, p. 9 et sa photo dans Rieul-Prisque Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie Évangélique, 1912-1913, I, p. 378 (cf. supra).

Lors de la dissolution de la Société missionnaire franco-canadienne en 1880, Élie Seylaz passa aux presbytériens qui l'envoyèrent pour quelques années à Grand Falls au Nouveau-Brunswick<sup>9</sup>. Son expérience pastorale lui tint lieu de formation, semble-t-il. Sa facilité à prêcher ayant particulièrement été remarquée, l'Assemblée générale presbytérienne sur recommandation du Consistoire de Montréal lui accorda de suivre un cours particulier au Collège presbytérien où il obtint sa licence. Il fut consacré au ministère le 28 juillet 1884<sup>10</sup>.

Comme première expérience de pasteur, il se rendit à Murray Bay sur la Côte-Nord. Mais dès le mois de juin de l'année suivante, on lui demanda de prendre en charge la paroisse de Saint-Hyacinthe éprouvée par le retour au catholicisme du pasteur Cauboue, un ancien prêtre converti à qui on l'avait confiée. Il y restaura la confiance pendant les sept années qu'il occupa ce poste, « admirablement secondé par sa compagne dévouée, selon Duclos. L'œuvre reprit vie et les âmes se réjouirent encore d'entendre les appels de la grâce et d'y répondre en se donnant au Sauveur. »<sup>11</sup> Et pourtant, à cause des importants mouvements de population de l'époque, il constata qu'au cours de son pastorat « deux cents personnes ont fréquenté [son] église, puis sont parties aux États-Unis »<sup>12</sup>. Il y aurait de quoi décourager les missionnaires les plus dévoués à la conversion des âmes, mais Seylaz ne broncha pas et fit plutôt état de nouveaux convertis dans le même temps. Par ailleurs, comme la charge pastorale de Saint-Hyacinthe était bilingue, Elie-François en profita pour perfectionner sa prédication en anglais. Il y devint si habile qu'à la fin de son séjour dans les Cantons-de-l'Est, on se pressait volontiers pour l'entendre.

En 1892, ayant reçu l'appel de la congrégation presbytérienne Saint-Marc d'Ottawa, il obtint de changer de consistoire et de s'occuper cette fois de la paroisse unilingue française de la capitale qui comptait plus de deux cents personnes. L'alliance avec cette communauté eut lieu le 6 juillet dans la chapelle de la rue Wellington. Ce nouveau champ plus vaste permit au pasteur et à son épouse de se donner pleinement, malgré quelques ennuis de santé. Pourtant, ici encore, les Seylaz déplorèrent l'émigration de plusieurs de leurs membres. Cependant son action missionnaire permit, bon an mal an, de la maintenir autour de trente-cinq familles<sup>13</sup>. En 1901, un incendie ravagea le quartier et une nouvelle chapelle fut construite deux ans plus tard sous sa supervision. Ce fut en 1905 que, contraint par la maladie, il dut donner sa

---

<sup>9</sup> On le rattache à l'Église d'Angleterre au recensement de 1881, mais c'est le recenseur qui a probablement attribué à tous la dénomination des Alexander. Toujours est-il que c'est au mieux en 1881 que Elie Seylaz passe aux presbytériens et se rend au Nouveau-Brunswick. Compte tenu du temps nécessaire à sa formation au pastorat (non précisé), il a dû revenir dès 1882 ou en 1883 au plus tard.

<sup>10</sup> Selon la nécrologie parue dans *Acts & Proceedings* 1915, p. 645.

<sup>11</sup> R.P. Duclos, *op. cit.*, I, p. 373. Selon *L'Aurore* du 10 juin 1886, il a besoin de repos et demande un congé de quelques mois. On sait que son épouse en a aussi besoin pour des raisons de maladie chronique. Ils prennent leur congé à Murray Bay où l'air de la Côte-Nord leur fait du bien et l'endroit, leur rappelle les souvenirs des débuts.

<sup>12</sup> PCC, Rapport annuel du Comité missionnaire, 1891, p. 3. Cité dans Dominique Vogt-Raguy, *Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925*, Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 pages, p. 905.

<sup>13</sup> Ici encore il donne des chiffres. De 1892 à 1902, 216 personnes rattachées à la communauté de Saint-Marc pour une durée variant de six mois à six ans sont parties. Si la communauté garde le même nombre total de familles, c'est que l'action missionnaire est très efficace. C'est ce qu'il défend dans un écrit paru dans le *Presbyterian Record* de janvier 1902, p. 14 « Some Hardiness in French Work », p. 13-14.

démission et il prit officiellement sa retraite en 1907<sup>14</sup>. Il fut alors remplacé par Charles-Henri Vessot, le fils du missionnaire.

Élie-François Seylaz est mort à soixante-six ans le 7 mai 1915 à sa résidence du chemin Chelsea à Hull qu'il avait baptisée « Neuchâtel ». Il avait été colporteur et évangéliste pendant dix ans et pasteur pendant plus de vingt ans. Son doigté, son affabilité et sa maîtrise de la Parole en faisaient un pasteur des plus écoutés. Selon Henri Joliat, « ceux qui parlèrent du défunt se plurent à reconnaître en lui un esprit droit, un cœur sincère, une âme loyale et franche. [...] Toute sa personne respirait la dignité, la franchise, la lumière; simple comme un enfant, notre ami était cependant courageux comme un lion quand il s'agissait de la défense du droit et de la justice. [...] On l'aimait pour sa franchise, on avait naturellement foi en lui, et il a fait du bien à plusieurs jeunes gens qui lui doivent leur avenir. Un bon père, un excellent époux, un ami sûr et dévoué, un pasteur pieux et sincère, hospitalier et charitable, voilà je crois les traits essentiels de son caractère. Ils sont assez beaux pour nous donner le désir de lui ressembler. »<sup>15</sup>

Ses confrères l'avaient en haute estime et toutes les paroisses où il a œuvré ont gardé de lui un profond souvenir, inséparable du soutien efficace de son épouse, la parfaite « femme de pasteur » selon cette époque<sup>16</sup>. « Bonne, accueillante et sympathique, elle avait toujours un mot et un sourire affectueux pour ceux qui étaient confiés à sa garde. Elle savait consoler la souffrance, encourager le pauvre et verser dans les cœurs le baume qui guérit. »<sup>17</sup>

30 septembre 2008

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Obituaries, « Rev. E. F. Seylaz », dans *Acts and Proceedings, Presbyterian Church of Canada*, 1915, p. 645.

Henri Joliat, « M. le pasteur Seylaz », *L'Aurore*, 21 mai 1915, p. 8.

« Feue Mme. Seylaz » [mère], *L'Aurore*, 9 juin 1881, p. 1.

« M. François Riendeau », *L'Aurore*, 28 avril 1911, p. 9.

« Madame E.F. Seylaz », *L'Aurore*, 12 mars 1926, p. 6.

État civil de Belle-Rivière et de Joliette

<sup>14</sup> Seylaz est tout de même resté de 1892 à 1906 à Ottawa alors que Duclos, p. 378, donne l'impression qu'il s'agit d'un bref séjour interrompu par la maladie. Il y a désaccord sur la fin de son pastorat : D. Vogt-Raguy, *op. cit.*, p. 631 le fait épauler en 1906 par Charles Vessot qui le remplacera définitivement en 1907, alors que nous avons préféré suivre les *Acts & Proceedings* qui fixent la démission de sa charge à 1905 et sa prise de retraite définitive en 1907.

<sup>15</sup> Henri Joliat, « M. le pasteur Seylaz », *L'Aurore*, 21 mai 1915, p. 8.

<sup>16</sup> On demeure intrigué par la présence d'un M. Seylaz signalé par D. Vogt-Raguy, *op. cit.*, p. 478 et Annexe 24, p. 8. En 1889, il ne peut s'agir d'un de ses fils puisque Élie ne s'est marié qu'en 1876, ses enfants ne pourraient avoir tout au plus que 12 ans à ce moment-là, d'autant plus que l'aîné qui était un garçon n'a pas survécu. Par ailleurs, il s'agit d'un homme, d'origine suisse, étudiant de surcroît, il ne peut donc s'agir de Marie.

Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un de ses frères qui aurait eu alors près de 50 ans et dont nous n'aurions pas eu connaissance jusque là ? Le mystère est entier et la parenté n'est pas évidente. Seul le patronyme est le même. Contrairement à ce qu'a avancé Vogt-Raguy, pour notre part, nous ne voyons pas comment nous pourrions établir un lien de parenté entre cet étudiant-colporteur et la famille d'Élie-François Seylaz.

<sup>17</sup> « Madame E.F. Seylaz », *L'Aurore*, 12 mars 1926, p. 6.

Recensement 1881, 1901 et 1911.

Dominique Vogt-Raguy, Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925, Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 pages.

R. P. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, 1912-1913.

*Le Citoyen franco-américain*, 16 juin et juillet 1892, 30 mars 1893.